



Marchands de Patriotisme

Ils ont

KRUPP

Nous avons



SCHNEIDER

L'ŒUVRE



10^e ANNÉE — N° 17 24 Avril 1913
220, Fg St-Honoré (8^e) PAR AN : 10 FRANCS
Téléphone 589.55

UN RICHE MARIAGE

Dessin de A. Villette



« Prends du Quinquina Dubonnet ».

CHEMIN DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Voyages, à itinéraires facultatifs, de France en Algérie, en Tunisie, en Corse et aux Echelles du Levant ou vice-versa.

Carnets individuels ou collectifs, 1^{re}, 2^e et 3^e classes, délivrés pour voyages pouvant comporter des parcours sur les réseaux métropolitains, départementaux (réseau de la Corse), algériens et tunisiens ainsi que sur les lignes maritimes desservies par la Compagnie Générale Transatlantique, par la Compagnie de Navigation mixte (Compagnie Touache), par la Société Générale de Transports maritimes à vapeur, par la Compagnie Marseillaise de Navigation à vapeur (Fraissinet et Cie) ou par la Compagnie des Messageries maritimes. — Ces voyages doivent comporter, en même temps que des parcours français, soit des parcours maritimes, soit des parcours maritimes et algériens, tunisiens ou corses.



Les Marchands de Patriotisme

KRUPP et SCHNEIDER

Il s'agit de prendre les mesures nécessaires et suffisantes à la défense nationale. Tout l'indispensable, rien que l'indispensable.

A. MILLERAND.

Et maintenant, après le courageux discours où le citoyen Liebnecht explique au Reichstag comment le fabricant de canons Krupp s'y prend pour enlever les fortes commandes en Allemagne, nous attendons le courageux discours où le citoyen Jaurès doit expliquer à la Chambre comment le fabricant de canons Schneider s'y prend pour obtenir du gouvernement français, quel qu'il soit, des commandes également fortes. Jamais Jaurès n'aura plus belle occasion de ne pas faire de phrases...

Un instant, j'avais eu la pensée de composer ce discours, ne fût-ce que pour combler une

4587⁹³

8.P 2884

lacune éventuelle, car il se pourrait fort bien qu'il ne fût jamais prononcé. Mais, pasticher Jaurès devient vraiment un exercice de rhétorique trop facile, depuis que MM. Reboux et Muller, les maîtres du genre, ont « débiné » tout le « truc » du Tribun. Ajoutez qu'il n'est pas de matière plus grave que celle-ci. Or, un discours de Jaurès, ce n'est déjà pas très sérieux; mais que dire d'un pastiche de Jaurès! Comment aurait-on la prétention de faire tenir un semblant d'idée dans cette ombre d'une ombre?

Et puis, il y a des ridicules qui échappent à la caricature par leur outrance même...



Non, disons nous-mêmes, directement, simplement, tout ce que nous avons à dire du Creusot. Et nous verrons bien après ce qui arrivera...

Car il doit arriver quelque chose, paraît-il; les uns me le font craindre, les autres me le font espérer.

Les premiers me disent :

— Prenez garde. Ce que vous engagez là, c'est la lutte du pot de terre contre le pot de fer...

— Rassurez-vous, cher ami, je ne suis pas en terre. J'ai la tête plus dure que ça.

— Pauvre don Quichotte, c'est avec un marteau-pilon que tu vas te battre!

— Merci de me prévenir, Sancho. En quoi est-ce leur marteau-pilon? En acier? Ma plume aussi.

— Ce syndicat occulte de métallurgistes

(car ils sont tous syndiqués comme larrons en foire) représente la puissance la plus formidable des temps modernes. D'un signe, ils peuvent te boycotter, t'empêcher de gagner ta vie...

— Je ne leur conseille pas d'essayer. Deux fois, on a cherché à nous réduire ainsi; *l'Œuvre* est née de ces efforts malheureux, et, si je dispose aujourd'hui d'une excellente tribune, c'est qu'on a prétendu m'imposer silence. Que les métallurgistes ne s'avisent pas de recommencer! Ils me tremperaient, cette fois, une arme infiniment plus solide que toutes leurs ferrailles...



Les autres me disent :

— Vous ne connaissez pas M. X. et M. Y.? Ce sont de charmants confrères. Et ces charmants confrères seraient charmés de causer avec vous...

Je ne connais ni M. X., ni M. Y. Je sais seulement qu'ils sont fort courtois, fort obligeants. Je sais aussi que l'un d'eux est un homme de lettres estimé et qu'il a beaucoup d'esprit. Mais je sais également qu'ils sont l'un et l'autre ce qu'on nomme en argot de presse « les distributeurs de publicité » du Creusot... Et si j'avais le plaisir de causer avec eux, je ne pourrais me retenir de leur demander poliment :

— En quoi consiste donc cette publicité du Creusot? Je comprends que le Printemps où le Louvre, les maisons Peugeot et de Dion-Bouton fassent insérer des annonces dans les journaux

pour convier le public à fréquenter leurs magasins et à préférer leurs marchandises. Mais M. Schneider aura beau faire dans les feuilles la plus tapageuse ou la plus ingénieuse réclame, je n'aurai jamais l'idée d'aller lui acheter un canon de forteresse ou une tourelle blindée pour y loger mes pigeons à la campagne. A quoi sert donc cette réclame? Et d'ailleurs où paraît-elle?

Je n'entends pas le moins du monde crier à la corruption ni même insinuer que, si la maison Krupp a un agent nommé Brandt, qui est spécialement chargé des rapports avec les ministères et les journaux, chez nous la maison Schneider a des représentants qui remplissent exactement le même office. Non, non, ce n'est pas la même chose, et il y a, en effet, quelques menues différences : il peut arriver, par exemple, qu'en France l'agent Brandt soit le ministre lui-même.

Nous comprenons d'ailleurs parfaitement que des fabricants de fer s'efforcent d'en vendre la plus grande quantité possible et le plus cher possible. Mais ils doivent comprendre aussi que les intérêts de leur industrie ne priment pas tous les autres, et qu'à des heures comme celle-ci, le devoir des journalistes véridiques est d'avertir leurs lecteurs que le patriotisme ne consiste pas exclusivement à enrichir M. Schneider.

Il ne s'agit de mettre en doute ni sa moralité personnelle, ni même la qualité de ses fournitures. Je n'aurai pas l'indiscrétion de rappeler dans quelles circonstances, il y a trois ans à peine, on accusa le Creusot d'avoir

saboté les tourelles du cuirassé *Vergniaud* et comment ce fou de Clemenceau, pour rire un brin, fit le geste énorme de poursuivre la société Schneider et Cie. Je ne rechercherai pas davantage pourquoi le commissaire de police Soulières, agissant sur commission rogatoire du parquet d'Autun, et, plus précisément, d'après les ordres du juge d'instruction Poncet, crut devoir saisir à Nanterre, chez le bon M. Prunelle, économe du Creusot, vingt-cinq caisses de documents; je ne tiens pas à savoir si ces vingt-cinq caisses contenaient non seulement une correspondance établissant que toutes les sociétés métallurgiques s'entendent pour piller le budget de la Guerre et de la Marine, mais des pièces officielles, des plans et des devis, qui devaient faire défaut dans les cartons de la rue Royale. (Notez que ce qui indignait à cette heure les patriotes allemands, ce sont justement les mêmes fuites.) Enfin, je ne demanderai à personne pourquoi les poursuites engagées contre le Creusot n'ont pas eu de suites...

Non, tout cela est peu de chose, et nous admettrons volontiers qu'au prix où il vend son fer, M. Schneider n'ait aucun intérêt à tromper l'Etat sur la qualité de sa marchandise. Ce que nous n'admettons pas, c'est qu'il abuse de sa formidable puissance pour nous faire acheter plus de fer que n'en exigent les besoins de la défense nationale; ce que nous n'admettons pas, c'est ceci :



Il y a quelques mois, on fit auprès du ministre Millerand des démarches qui n'étaient pas loin de ressembler à un chantage. Bien

entendu, ce n'est pas de M. Millerand lui-même que je tiens ce que je vais dire, car je ne connais pas M. Millerand, et je ne l'ai jamais vu, mais je n'en suis pas moins certain de ce que j'avance. Et je serais bien étonné qu'il me démentît...

Cela commença par des comparaisons entre notre artillerie de forteresse et celle des Allemands. Les canons allemands portaient beaucoup plus loin que les nôtres, — deux kilomètres de plus, disaient les uns, quatre kilomètres disaient les autres. En cas de guerre, quelle que fût la valeur de nos artilleurs, cette différence nous mettait en état d'infériorité manifeste.

Il y avait peut-être quelque exagération dans ce parallèle; pourtant, d'une manière générale, la critique n'était pas dénuée de fondement.

Mais le cœur des conseillers, qui ne sont pas les payeurs, entonna bientôt une autre antienne:

— Pendant qu'on y est, pourquoi n'en profiterait-on pas pour garnir de nouveaux obusiers nos forteresses?

— Non, dit le ministre, après avoir pris l'avis des services compétents, les obusiers sont de trop.

C'est alors que divers personnages, dont je n'ai pas à apprécier les mobiles, ne dissimulèrent pas à Millerand leur courroux. On alla jusqu'à le menacer d'une campagne de presse, s'il s'obstinait dans sa résistance.

— Oh! nous le ferons bien marcher! s'écriaient les « patriotes du dividende »; c'est le cinématographe et les gazettes chauvines

qui l'ont rendu populaire. Nous aurons tôt fait de le discréditer et de le jeter bas!

Instruits de ce détail, nos lecteurs comprendront mieux les petites scènes de la rue Saint-Dominique, dont parle plus loin notre excellent collaborateur le colonel T. Très documenté au point de vue militaire, le colonel T. est moins bien renseigné sur les intrigues financières, et sans doute M. Millerand réservait un accueil différent aux gouverneurs de places, selon qu'il les sentait ou non disposés à entrer dans les vues des métallurgistes.

Toujours est-il que la commande des nouveaux canons fut décidée, mais qu'on n'éprouva pas le besoin de renouveler les obusiers.

Survint l'incident du Paty de Clam et M. Millerand démissionna.

La situation extérieure devenait de plus en plus inquiétante. Il paraissait indispensable de donner à Millerand un successeur digne de lui: ne fallait-il pas mettre au ministère de la guerre un homme d'Etat de premier ordre, d'une intelligence supérieure et d'une probité indiscutable, un homme que personne ne pût jamais accuser d'avoir aucun intérêt dans aucune affaire? On ne chercha pas longtemps; on choisit Etienne... Qu'est-ce que vous avez à rire?

— Des obusiers! dit Etienne, toujours bon garçon; mais certainement, il n'y aura jamais trop d'obusiers. Pour combien vous en faut-il? Pour quatre-vingt millions? C'est entendu! Et avec ça, mon cher Schneider?

Car, naturellement, le Creusot devait être chargé de la fourniture.

Par malheur, on avait compté sans la commission de l'armée, qui ne l'entendit pas de cette oreille, et, sur la note d'Etienne, elle biffa les obusiers.

Voilà comment le crédit extraordinaire de 500 millions, demandé d'abord par le ministre de la guerre, s'est trouvé réduit à 420 millions...



Nous surprenons ici le double jeu de spéculation, simple, facile et sûr, auxquels se livrent les rois du fer, en Allemagne ou en France. Ce sont d'admirables commerçants qui ne redoutent nullement la concurrence, attendu qu'ils ont trouvé le moyen d'en faire la plus abondante source de leurs bénéfices.

— Attention ! dit Krupp en Allemagne ; voilà la France qui va commander un lot de mitrailleuses... Lisez plutôt les journaux de Paris (et il montre les articles qu'il y a fait insérer). Vite, il nous faut aussi des mitrailleuses ! J'en ai justement là un modèle perfectionné. Que deviendrait la patrie sans mitrailleuses !... Combien en voulez-vous ?

— Attention ! réplique Schneider en France ; nos forts de l'Est n'ont qu'une artillerie notoirement insuffisante. Il nous faut surtout des obusiers. Voyez les obusiers allemands ! Que deviendrait la patrie sans obusiers ? Tenez, je puis vous en céder à très bon compte. Pour combien en voulez-vous ? Pour quatre-vingts millions ?

Cela, encore une fois, est peut-être de très bonne guerre, à la condition pourtant, mais à la condition expresse qu'une bonne guerre ne s'ensuive pas.

D'ailleurs, même si cette émulation trop profitable ne doit pas se terminer presque fatalement par une tuerie générale, elle n'en est pas moins pour le pays une terrible cause de ruine ; car, en même temps qu'elle absorbe le plus clair de ses ressources en argent et en hommes, elle paralyse toutes les autres formes de l'industrie française, elle inquiète les commerçants et rend impossibles toutes les grandes transactions sur le marché international.

Que faut-il donc pour tenir en respect les Krupp et les Schneider ? Quelles précautions prendre pour que les peuples ne soient pas dupes et victimes de leur avarice ?

La première chose à faire, c'est de ne pas confier le soin d'assurer la défense nationale à des hommes que l'on puisse soupçonner d'être leurs complices ou leurs commis.

On dit beaucoup de mal de M. Etienne. Il est possible qu'il vaille mieux que sa réputation, et je n'irai point jusqu'à l'accuser, comme M. Séailles, de concussion ou de félonie. Je m'en tiens à constater ce fait indéniable : ce politicien est **un homme d'affaires**.

Il ne nous en faut pas plus pour que l'on s'étonne de le voir rue Saint-Dominique : *en ce moment, la place d'un homme d'affaires n'est pas là.*

Nous n'avons rien de commun avec les antimilitaristes, et ce que nous en disons

n'est pas pour nous opposer aux sacrifices nécessaires, s'ils sont vraiment nécessaires. Mais la France est une chose, M. Etienne en est une autre, et M. Schneider une troisième. Nous ne chipotons pas, nous distinguons. L'exploitation du patriotisme par les histrions n'est que ridicule ; par les « ventres dorés », elle est odieuse et criminelle.

GUSTAVE TÉRY

*Demandez à L'Œuvre, pour 25 centimes
notre numéro précédent :*

**Et tout ça fait marcher le commerce
du fer** (et du laiton).

Aussi ?

Sur la proposition du capitaine Gaston Moch, la délégation permanente des sociétés pacifistes « s'élève contre toute velléité d'augmenter la durée du service militaire ».

Le capitaine Moch a mis, comme on sait, sa vaillante et loyale épée au service du prince de Monaco.

Serait-il donc aussi question d'augmenter les effectifs de l'armée monégasque ?



Que les temps sont changés !

Quand le protonotaire Bolo fit sa première conférence sur le krach des salons, personne ne s'étonna de voir au premier rang des « belles écouteuses », Mme O..., la belle-mère du ministre de la Marine.

La *Lanterne* elle-même oublia de s'en étonner.

Il est vrai que Mme O... ne doit pas lui être suspecte de cléricalisme, puisqu'elle est d'origine israélite.

POTINS & PANTINS



De nos origines batraciennes.

Pendant vingt-quatre heures, on a trimballé dans Paris, au milieu d'une pompe grotesque, un pauvre bonhomme qui portait sur ses cheveux blancs une couronne dérisoire.

Puisque le cortège de ce « Prince des Penseurs » est passé, il est permis de se demander si Pierre Brisset fut plus ridicule que ses confrères.

Plus ridicule que le divin Platon, constructeur d'une puérile République près de laquelle le « Phalanstère » de l'aliéné Fourier semble une merveille d'ingéniosité ? Plus ridicule que le docte Aristote, dont l'omniscience importante et brouillonne évoque l'idée d'une espèce de Lintilhac évoluant dans une République athénienne ? Plus ridicule que Leibnitz et ses monades « qui n'ont pas de fenêtres sur le dehors » ? Plus ridicule que Kant et son impératif catégorique ? Plus ridicule que Hume entre le « phénomène » et le « noumène » ? Plus ridicule que le surhomme Nietzsche, digne d'être dirigé sur l'infirmerie spéciale du Dépôt (s'ils en avaient eu à Berlin) ? Plus ridicule (au risque de complications diplomatiques) que leur « immense » Goethe, dont le « *Faust* » constitue la plus « kolossale » mystification au point de vue littéraire comme au point de vue philosophique ?

Sur ses grands ancêtres, le nouveau Prince des Penseurs a l'avantage d'avoir formulé en un langage très clair une conception accessible à tous :

L'homme descend de la grenouille.

Et cette thèse constitue un progrès très appréciable sur les théories darwiniennes, au point de vue de la vraisemblance, de la logique, et des preuves dont on peut l'étayer.

Darwin a commis une petite erreur en faisant descendre l'homme du singe, alors que le singe descend de l'homme. Le singe est un homme perfectionné : athlète complet, il grimpe aux cocotiers plus rapidement que ne saurait le faire aucun élève du lieutenant Hébert; et ainsi, il n'a pas besoin d'argent pour payer son loyer. Devenu, par l'évolution, merveilleusement poilu, il n'a pas besoin de travailler pour payer son tailleur. Plus beau que le Singe d'une nuit d'Été, plus raisonnable que les sept Singes de la Grèce, il a fait de l'amour un geste véritablement agréable, sans préliminaires pénibles et sans suites fâcheuses. D'ailleurs, il ne tue jamais sa femme quand sa femme le trompe, et ne s'amuse pas à tirer sur ses semblables des coups de revolver... ni des coups de canon. Il ne se décarcasse pas pour faire de ses fils des fonctionnaires, ni pour envoyer au Parlement les individus les plus bêtes de tout le peuple singe.

Il faut croire que le singe descend de l'homme; mais on peut croire que l'homme descend de la grenouille. En effet :

1° La grenouille possède une formidable puissance d'évolution. Du fait que le têtard, dont les facultés intellectuelles et physiques sont plutôt limitées, arrive à se transformer en grenouille dans le délai de quelques semaines, ce doit être un jeu pour la grenouille que de se transformer en homme dans l'espace de plusieurs siècles. En vérité, au

point de vue morphologique, il y a moins de chemin à faire entre la grenouille et l'homme qu'entre le têtard et la grenouille ;

2° La grenouille a un goût singulier pour le ruban rouge. C'est avec un bout d'étoffe rouge qu'on attrape les grenouilles. Ce caractère psychologique s'est transmis à l'homme par atavisme ;

3° La grenouille est le seul animal guerrier ; j'entends le seul animal dont l'histoire rapporte des guerres sérieuses et des batailles rangées. Lisez la « *Batrachomyomachie* » ;

4° La grenouille est le seul animal qui fasse de la politique ; et voici un trait saisissant qui lui est commun avec le genre humain. On n'ignore pas comment les grenouilles, lassées de l'état démocratique, demandèrent un roi et passèrent de la monarchie constitutionnelle à la monarchie absolue... Elles discutent actuellement sur la R. P. dans les mares stagnantes ;

5° La grenouille est (avec l'homme) le seul animal qui boive plus que sa soif. Il est vrai que l'homme, par un perfectionnement dû à l'évolution, est arrivé à boire autre chose que de l'eau ;

6° La grenouille est (avec l'homme) le seul animal qui soit accessible aux sentiments engendrant la vanité et le snobisme ; la grenouille se crève pour arriver à se faire aussi grosse que le bœuf ;

7° Accroupie sur sa feuille de nénuphar, la grenouille rêve à tous les grands problèmes qui ont préoccupé les penseurs de tous les temps, et lance vers la lune ce mot qui, d'après Montaigne, est le dernier mot de la sagesse humaine :

Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quoi ?...



Les braves gens.

Le « *Matin* », à l'instar de l'Académie, distribue

des prix de vertu. Ses lecteurs sont chargés de décerner la palme. Couronneront-ils l'héroïque pompier, le père des 14 enfants vivants, ou l'homme qui arrêtera Chéri-Bibi avant le 23^e feuilletton ?

Voici mon candidat. Il est Italien.

Il s'appelle Giovanni Sbaraglia ; il habite le village de Subiaco. En 1907 (parfaitement, en 1907) il a épousé une demoiselle Anna Micozzi, avec qui il a fait excellent ménage pendant plusieurs années.

Et puis, ces jours derniers, il est allé trouver le maire de son village et lui a dit tranquillement :

— Je veux me séparer de Nannina. Je me suis aperçu que Nannina n'est pas une femme ; d'ailleurs vous pouvez constater la chose.

En effet, les médecins et les experts, ayant examiné l'épouse de Giovanni, déclarèrent que celle-ci n'était pas « *tout à fait* » un homme, mais qu'elle appartenait « *encore moins* » à l'autre sexe. De telle sorte que les tribunaux romains viennent d'annuler le mariage.

Ne trouvez-vous pas qu'il mérite une place d'honneur dans la galerie des « braves gens », cet époux qui montra pendant cinq ans cette patience exemplaire et cette persévérance vraiment digne d'éloges, espérant toujours que les choses finiraient par s'arranger ?



De quoi se plaignent-ils ?

On les a traités de « sales prussiens » ; on leur a craché à la figure ; on a un peu abîmé leurs chapeaux.

Mais c'est pour rien !

C'est toujours comme ça quand on voyage à l'étranger. C'est comme ça que le Dr Pangloss a perdu ses avantages physiques, c'est comme ça

que la vieille compagne de Cunégonde a perdu la moitié d'une fesse ; c'est comme ça que la princesse Cunégonde elle-même a perdu ce qu'elle avait de plus précieux. Et c'est pour ça que Candide nous conseille de rester tranquillement chez nous et de cultiver notre jardin.

Le principal tort des hommes, c'est de ne pas rester chez soi ; c'est d'aller chez les autres.

Chez les autres, on n'aime pas « les gens qui viennent d'ailleurs ».

C'est une des formes du nationalisme absolu. Et le nationalisme absolu, chauffé par les pièces patriotiques, chauffé par cet enthousiasme bête qui, sur le passage des musiques militaires, engrosse les bonnes d'enfants, pourrait même aller plus loin.

A Saint-Pierre-Quiberon, en Bretagne (août 1911), j'ai été proprement lapidé en qualité d'étranger. On m'a appelé « sale Français », on m'a reconduit ignominieusement à la gare, avec accompagnement d'hymnes patriotiques et armoricains, sans préjudice des cailloux.

J'ai trouvé ça magnifique ; je n'ai jamais eu l'idée d'en référer à mon consul et de créer un incident diplomatique... Ils n'avaient pas été me chercher ; j'étais venu chez eux ; j'avais donc tort.

C'est ce que j'explique tous les jours à un négrillon déraciné qui est valet de chambre dans le XVI^e arrondissement. Je rencontre généralement ce malheureux petit nègre dans la rue Théophile-Gautier, vers 5 heures du soir ; il fuit devant une meute composée de tous les voyous du quartier ; et il baisse la tête pour esquiver les coquilles d'huîtres, les trognons de choux et autres ingénieux projectiles imaginés par les autochtones ; les concierges, sur le pas de leurs portes, sont heureux de voir la jeunesse s'amuser ; mais le pauvre

négrillon ne comprend pas les torts qu'il a bien pu avoir.

Ses torts ? Ils sont limpides... Il est chez nous au lieu d'être chez lui ; et, à cause de sa couleur, ça se voit trop.

C'est l'instinct des autochtones qui réagit contre l'élément étranger. Instinct de défense, instinct de conservation. Instinct barbare, certes, puisqu'il se manifeste contre un individu faible et isolé.

Instinct qui ferait de grandes choses si, discipliné, raisonné, il se dressait contre la foule des envahisseurs.

G. DE LA FOUCHARDIÈRE



Pourquoi le matériel de guerre de la France est-il inférieur à celui du Monténégro ?



Le bon public demeure quelque peu éberlué devant les révélations qui ont contraint le gouvernement à demander un crédit de 500 millions pour notre matériel de guerre. Il s'étonne, surtout, d'apprendre qu'une fois cette somme dépensée nous n'aurons pas encore commencé de répondre à l'effort allemand et que ce crédit, pourtant rondet, nous permettra, tout juste, de regagner en partie l'avance que nous avions laissé prendre sur nous par la plupart des

armées européennes antérieurement aux accroissements de la puissance militaire germanique. Il croyait avoir payé assez cher pour ne pas être exposé à trouver, un beau jour, son pays moins bien pourvu que la Serbie ou le Monténégro. Je ne dirai pas qu'il s'inquiète de savoir « où est passé l'argent » — sa confiance est entière — mais il voudrait qu'on lui eût demandé davantage plutôt que de laisser tomber nos moyens de défense à l'état d'infériorité où ils sont aujourd'hui, et il trouve qu'avec les millions qu'il donnait déjà chaque année on aurait pu, peut-être, faire un peu mieux qu'on n'a fait.

A-t-il tort ?



On connaît aujourd'hui les indications essentielles qui se dégagent de ce questionnaire secret adressé au Ministre de la Guerre par la commission de l'armée du Sénat et qui a déterminé M. Millerand, puis M. Etienne, à déposer la demande de crédits dont M. Clémentel a été le très discret et très laconique rapporteur.

De ce document, qui présente sur deux colonnes une comparaison très précise du matériel allemand et du matériel français, il ressort que notre artillerie de place, le matériel défensif de nos camps retranchés, est composé de pièces qui datent de 1877, de 1878 ou de 1881 et qui n'ont ni la mobilité, ni la rapidité de tir, ni la portée qui seraient nécessaires pour contre-battre efficacement l'artillerie de siège de nos voisins. L'armée allemande possède des batteries qui pourront bombarder la citadelle de Verdun, ses magasins, les monuments et les maisons de la ville, sans que les canons de nos forts puissent les atteindre.

Nous avons remanié nos plans de guerre en vue d'une action offensive, mais comme le déclarait naguère un de nos meilleurs généraux, à supposer qu'un début de campagne heureux nous permette de jeter une de nos armées de l'autre côté de la frontière, nous n'avons pas un canon de siège capable d'attaquer efficacement le béton des forts de Metz.

Notre canon de campagne de 75 est reconnu meilleur que le canon correspondant de l'armée allemande, mais celui-ci n'entrera dans la bataille qu'après qu'une artillerie lourde, de puissance et de portée très supérieures, et qui compte déjà 106 batteries, aura accompli sa mission, laquelle, aux termes d'un nouveau règlement de manœuvre dont notre état-major vient d'achever la traduction, est principalement *la destruction de l'artillerie de campagne adverse*. Quel profit nous assurera l'infériorité du matériel de l'artillerie légère allemande, si la nôtre — qui par ailleurs ne dispose que d'un nombre de projectiles tout à fait insuffisant — a été mise hors de combat avant qu'il n'entre en ligne ?

En fait d'artillerie lourde de campagne, nous avons juste de quoi participer honorablement à une exposition rétrospective : pas de pièces modernes, pas de personnel exercé, pas de moyens de transport automobiles, alors que notre industrie fabrique depuis longtemps des tracteurs puissants et d'une robustesse irréprochable.

Quant à nos quatre grandes places de l'Est, Toul, Verdun, Epinal et Belfort, il faudrait, pour compléter leur aménagement dans celles de ses parties que le service du génie classe « en première urgence », au moins 100 millions. Or, nous consacrons à cette œuvre tout juste cinq

ou six millions par an, en sorte qu'il ne faudra pas moins d'une vingtaine d'années pour l'achever.

Le sénateur Humbert a eu l'indiscrétion de demander combien de temps il faudrait, étant donné le crédit dont dispose à cette fin l'artillerie, pour que les vieux obus en fonte qui figurent encore pour une forte part dans les approvisionnements de nos arsenaux, soient remplacés par des projectiles en acier. Tous calculs minutieusement faits et contrôlés, on lui a répondu : soixante-sept ans !

Or — et c'est là le premier point que je voudrais mettre en lumière pour les lecteurs de *l'Œuvre* — comment se fait-il que tout cela, qui ne date pas d'hier, qui ne saurait être que le résultat de plusieurs années d'inertie et de stagnation, ait pu être si longtemps ignoré ? Comment se fait-il que ce soit une initiative parlementaire qui ait en quelque sorte rendu sa conscience à la responsabilité ministérielle tombée en léthargie ?



A ce sujet, un de mes amis m'a raconté une anecdote dont il m'a garanti l'authenticité et qui me paraît assez révélatrice.

Il se trouvait, il y a de cela quelques mois, à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, dans le salon d'attente qui précède le cabinet du Ministre de la Guerre, un jour où le prédécesseur de M. Etienne avait spécialement convoqué près de lui les gouverneurs de nos quatre camps retranchés. Tandis que l'un de ces grands chefs, l'aimable et sincère général X... était déjà en audience, les trois autres, attendant leur tour,

faisaient antichambre en compagnie de quelques parlementaires.

Soudain, la porte du sanctuaire ministériel s'ouvre, le gouverneur sort, et l'huissier, suivant l'ordre de sa liste, introduit un sénateur. Le général X... rejoint le groupe de ses collègues. Très rouge, il a l'air déconcerté, furieux, humilié, de quelqu'un qui vient de recevoir une algarade. Une conversation s'engage, et bien qu'elle se poursuive à mi-voix, les deux ou trois occupants des fauteuils voisins ne peuvent, à moins de se boucher les oreilles, en perdre un seul mot :

— Eh bien ?

— Eh bien, le Ministre m'a demandé mon opinion sur les facultés de résistance de la place de (ici le nom de l'un des quatre camps). J'ai voulu lui expliquer que l'artillerie des forts serait sans doute impuissante à protéger le noyau central contre les projectiles du nouveau matériel de siège allemand. Il ne m'a pas laissé achever, et, en termes assez secs, a détourné l'entretien sur un autre sujet. J'ai essayé alors de lui énumérer ce qui nous manque de plus nécessaire, en matériel et en installations. Il m'a rembarré de nouveau, en termes encore plus désagréables. Puis il s'est levé... Et c'est tout... Tant pis ! J'ai fait ce que j'ai pu pour dire ce que je devais...

A ce moment, la porte ministérielle s'étant de nouveau ouverte, l'huissier appelle le général Y... qui disparaît, puis qui revient une dizaine de minutes après, tout souriant. Alors, l'interrogatoire recommence.

— Eh bien, le Ministre a été aimable ?

— Toujours la même question : « Que pensez-vous, Général, de la place dont le Gouver-

nement de la République vous a confié le commandement ? »

— Et vous avez répondu ?

— Parbleu ! Que tout est parfaitement organisé, que je possède des munitions pour trois mois, des vivres pour six mois, que j'ai une entière confiance dans mes officiers, dans mes soldats, et que nous sommes prêts à nous faire tuer jusqu'au dernier !

— Ah ! Et ensuite ?

— Ensuite le Ministre m'a serré affectueusement les mains, en m'assurant que je l'avais « réconforté ».

Ici, il paraît que le général X... et les deux autres gouverneurs échangèrent un regard, un regard que, fort heureusement pour la durée de sa joie, le général Y... ne comprit pas. Puis, l'un d'eux changea discrètement la conversation.

Je ne veux pas tirer de cette historiette des conclusions démesurées. Il me semble pourtant qu'on peut y trouver un aperçu des causes de l'ignorance du gouvernement et du silence de ceux qui devraient le renseigner. Un ministre, quelque énergique et résolu que vous le supposiez, ne peut pas ne pas avoir le sentiment de la précarité de ses pouvoirs. Il en est paralysé, accablé. Aux prises avec une situation politique qui lui interdit les longs espoirs et les vastes pensées, n'est-il pas humain, après tout, qu'il se refuse à pénétrer les problèmes qui lui causeraient trop de soucis. C'est pourquoi il arrive à traiter ceux qui veulent lui dire certaines vérités à la façon du vieux général qui interrogeait un jeune troupière au sujet de la gamelle.

— La soupe est-elle bonne ?

— Mon Général, elle n'est pas mangeable !

— Sacrebleu ! Qu'est-ce que c'est que cette réponse ? Je ne vous demande pas si la soupe est mauvaise, je vous demande si elle est bonne ! Capitaine, huit jours de salle de police à cet homme, pour attitude indisciplinée !

Le général X... s'était figuré qu'un militaire peut parler à un ministre comme parlait le brave Burrhus,

Avec la liberté

D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Le général Y..., plus adroit, a compris ce que le prédécesseur de M. Etienne désirait entendre, et surtout ce qu'il préférerait ne pas savoir... Sans doute avons-nous dans notre armée plus de grands chefs comme celui-ci que comme celui-là. Et cela explique pourquoi nous ne ferions sans doute rien encore pour moderniser notre armement, si la commission sénatoriale ne s'en était mêlée...



Deuxième et dernière question : y a-t-il eu, y a-t-il encore du gaspillage ? Les crédits affectés aux dépenses militaires ont-ils été plus ou moins complètement dilapidés, ou bien les a-t-on plus ou moins gâchés par une administration désordonnée ?

A cela je réponds : ni l'un ni l'autre, à proprement parler... Il est impossible de suspecter la probité du commandement, et la gestion, formaliste jusqu'à l'excès, a du moins la qualité qui correspond à ce défaut : elle ne laisse place pour aucune irrégularité ; aucune malversation ne s'y peut commettre qui ne soit promptement découverte. Toutes les dépenses sont ordonnancées et contrôlées avec une exactitude et une précision irréprochables.

Seulement, le mécanisme administratif de l'armée est, par nature, gaspilleur d'hommes et gâcheur d'argent. De même qu'il immobilisera indéfiniment toute une escouade de soldats valides pour nettoyer une cour de caserne qu'un seul homme balayerait en deux heures, et qui ne sera jamais propre, de même elle produit en tout le minimum de résultat utile pour le maximum de dépense. Elle réalise même parfois le tour de force de dépenser — et cela le plus honnêtement du monde — sans aucun résultat utile.

Dans une de nos grandes places de l'Est, par exemple, le génie vient d'achever la construction d'une poudrière qui fait l'admiration des profanes. Murailles épaisses, bétonnages savamment calculés, portes et fenêtres blindées, paratonnerres perfectionnés, rien ne manque et on voit que rien n'a été ménagé. Eh bien cette superbe bâtisse est spécialement, exclusivement destinée à recevoir un approvisionnement de poudre noire *qui n'existe plus depuis déjà longtemps et qui ne doit pas être reconstitué...* Il y a quelques années, plusieurs accidents avaient révélé le danger de conserver les stocks de la poudre B, alors d'invention récente, au contact ou même dans le simple voisinage de l'ancienne poudre noire, et des ordres avaient été donnés pour la séparation des deux explosifs. L'administration militaire s'est mise à tirer des plans, à creuser des fondations, à élever des murailles. Or, pendant ce temps, la poudre B a été complètement substituée, dans tous les armements de la place, à la poudre noire qui a été consommée pour les manœuvres ou qui a reçu une autre destination. Mais le génie, imperturbable, a lentement continué sa bâtisse, avec la sérénité d'un service dont le chef est « couvert »

par un ordre écrit de ses supérieurs hiérarchiques. Il vient d'y poser la dernière tuile, on y logera ce qu'on voudra, des sacs d'avoines, des fournitures de literie ou des caisses vides...

Voilà l'histoire d'une centaine de mille francs... Il y a certainement de nombreux millions dont notre appareil défensif n'a pas davantage profité, et qui, également, *n'ont même pas été volés*.

Et à qui la faute? La place de première ligne (1) où s'érige la poudrière dont je viens de parler a changé *sept fois de gouverneur en six ans*, et pendant la même période nous avons eu environ *deux fois plus de ministres de la Guerre que de cabinets!*

COLONEL T.

(1) N'est-ce pas Verdun?



Nous recevons la lettre suivante :

LA LIBRE PAROLE

14, Boulevard Montmartre

(9^e ARR.).

JOURNAL POLITIQUE QUOTIDIEN

DIRECTION

Paris, le 17 Avril 1913.

Monsieur,

Je prends connaissance dans l'*Œuvre* du 17 avril de l'article où vous me mettez en cause.

J'ai l'honneur de vous faire remarquer que mon nom ne figure pas au bas des lignes que vous m'attribuez.

Je veux bien ajouter qu'elles n'ont d'ailleurs point été écrites par moi.

Enfin mon rôle à la *Libre Parole* ne me confère pas le titre de rédacteur en chef.

Je compte que vous voudrez bien mettre les choses au

point dans votre prochain numéro et vous adresse, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Joseph DENAIS,
Député de Paris.

Remettons les choses au point.

M. Denais n'est pas rédacteur en chef de la *Libre Parole*.

En effet, il n'en est qu'un « directeur ».

Il y a huit jours, le rédacteur — quel qu'il soit — du « billet du matin » écrivait :

On sait ce que nous pensons de MM. Etienne et Pichon. Mais ils représentent en ce moment la France devant l'Etranger. Ce sont eux qui ont la responsabilité de la défense nationale... Tous ceux qui ont au cœur une étincelle de patriotisme entendront ces paroles (le discours d'Etienne aux Jardies).

Après quoi, notre confrère décrétrait de « trahison » ceux qui ne les entendaient pas.

Il y a trois jours, dans le même « billet du matin », nous lisions :

Finalement, il paraît que M. de Schœn a fait connaître que le gouvernement allemand daignait considérer l'incident comme clos.

N'hésitons pas à nous en réjouir, puisque la magnanimité allemande nous épargne ainsi de nouvelles humiliations que n'eussent pas manqué de consentir, sur nouvelle réquisition, *les pitoyables, les indignes représentants du grand pays que fut la France*.

Est-ce bien des mêmes ministres qu'il s'agit?



Çà et là

Variations... de Chine.

Les républicains changent de temps en temps de parti. Quelqu'un qui est aujourd'hui membre du Kouohmintang devient demain membre du Konghoutang, se tient un temps hors des partis pour devenir bientôt après membre du Tonghitang ou du Mingtehoutang. Les républicains ne veulent devenir membres que des partis qui peuvent leur fournir de la noblesse et de la richesse. Dès que ces partis ne peuvent plus leur être utiles personnellement, ils les quittent...

Extrait du *Sinwanpao* de Pékin.

Les Présidents : notes pour l'histoire future.

— M. Woodrow Wilson, président de la République des Etat-Unis, se rase lui-même et, d'après le fil de son rasoir, il prédit le beau temps ou la pluie.

— D'après des documents inédits et des témoignages tout à fait dignes de foi publiés par le *Matin*, M. Raymond Poincaré, président de la République française, à l'âge de quatre ans était déjà espiègle; il ne venait jamais en classe au lycée de Bar-le-Duc sans son parapluie; il avait un grand amour pour les bêtes qu'il a, d'ailleurs, conservé; tout jeune, il dévora Jules Verne et toute la collection de la Revue des Deux-Mondes; à vingt ans, ayant fait son volontariat, durant un an, il fut volontaire...

En dernière heure, enfin, nous apprenons qu'il ne ne chassera pas mais qu'il présidera tous les déjeuners de chasse.

Suffrage universel.

Les socialistes belges décident la grève générale pour l'obtenir. Les socialistes français, par la voix de M. Jules Guesde, déclarent: « Loin d'avancer les affaires de la classe ouvrière, le suffrage universel, dans les conditions où il fonctionne en France depuis trente ans, n'a servi qu'à l'ennemi, la classe dirigeante, entraînant les prolétaires à se battre entre eux pour le choix de leurs maîtres politiques. »

Science et Inventions.

— Nombreuses sont les mamans qui pèsent leurs bébés avant et après chaque tétée afin de leur donner toujours la même quantité de lait. « Laissons les bébés au sein têter suivant leur appétit, » conseille le docteur Variot.

— On a greffé, nous apprend M. Georges Bohn, chez des lapines une mamelle dans le voisinage de l'oreille. Cette glande ainsi transplantée et privée de toute connexion nerveuse avec les organes génitaux s'est développée normalement et a fourni du lait au moment de la venue au monde des petits. On a fait aussi à des lapines vierges des injections d'extrait d'embryon. Les glandes mammaires qui étaient à peine visibles prirent un développement notable.

Tribune des bêtes.

— Mme de Yourkevitch, séparée de son mari, représentant en France des haras impériaux de Russie, se console de cette séparation en collectionnant de nombreuses bestioles. « Son propriétaire lui reproche ses abus de jouissance et d'avoir transformé son appartement en un véritable dépôt de chiens. » Procès.

— Le juge de paix de Nogent-sur-Marne condamne à une amende un propriétaire de Bry qui avait tué le chat de son voisin. « Un chat, déclara le juge, n'est ni un lion, ni un tigre, ni un homme. Donc, ce n'est pas un fauve... »

Ah! Jeunesse! Jeunesse!...

— André Baux, 10 ans, n'aime point les observations. A sa mère assez imprudente pour lui en adresser, il prodigue les injures et, d'un coup de pied, lui brise la jambe.

— Pierre Payen, 14 ans, se suicide au Plessis-Trévisé, en raison de la froideur à son égard d'une fillette de 11 ans.

— Victor Landry, 9 ans et Pierre Adolphe, 11 ans, sur le quai de la Loire, jouent aux apaches. Victor terrassé par Pierre prend un canif et en perce par trois fois la joue de son petit adversaire.

Charmante aubaine.

Un chauffeur qui désira conserver le plus strict inconnu a trouvé dans son taxi-auto un petit vase blanc qui contenait deux yeux.

A qui, ces yeux?

Arts et sports.

— Lassus, faiseur d'anges, qui s'intitulait sur ses cartes de visites: « Spécialiste », possédait une nombreuse clientèle. La police met un terme à ses exercices.

— Un chat maigre et triste fait, chaque jour, le trajet Douai-Arras et Arras-Douai installé sur l'avant de la locomotive de l'express.

— M. Pierre Decourcelle qui a fait jouer une grande comédie bourgeoise, *la rue du Sentier*, à l'Odéon, compare, pour la valeur, la troupe de ce théâtre à l'armée bulgare et M. Antoine au tzar Ferdinand.

— M. André Brûlé — qui l'eût cru? — a joué avec un art consommé le rôle de don Juan.

— M. Saunders, fabricant de yachts à Cowes (île de Wight), a été couché à sa mort dans un cercueil de plomb placé lui-même dans la coque en acajou d'un canot automobile. Ledit canot a été immergé dans la fosse et recouvert de terre.

En justice.

— Dans le même autobus, Mme Jacob et Mme Duverger, matelassière, sont blessées à la suite d'une collision. Toutes deux demandent une indemnité à la Compagnie générale des Omnibus. Mme Jacob s'adresse au juge de paix. Elle est déboutée. Mme Duverger s'adresse à la 4^e chambre du Tribunal de la Seine. Elle obtient 600 francs de dommages et intérêts.

— M. Jacob Lipowski poursuit pour adultère et complicité sa femme Esther et l'amant de celle-ci, Ibrahim. Le tribunal inflige 25 francs d'amende à Esther et à Ibrahim. Mais Jacob réclame la parole:

— « Je demande grâce pour ma femme! » — dit-il. Aussitôt, le tribunal rabat son jugement, acquitte Esther et Ibrahim et condamne Jacob aux dépens du procès.

Dans la rue.

M. Veau, tripter, au coin de la rue Vavin et de la rue Notre-Dame-des-Champs vient de faire graver sur sa devanture ces mots:

Spécialité de ris de Veau.

La Mode.

« Pour faire marcher le ventre en avant, dit Magda, quelques mauvais bottiers ont lancé le talon mis à l'avant de la chaussure. Ai-je besoin de vous le déconseiller, chères lectrices?

Petit Courrier de la Mode.

— *L'amour viendra-t-il* demande à *Etoile du soir*, une recette inédite de pâté de porc.

— Pour remettre à neuf les vieux galons d'or et d'argent, *Rossignol du Japon* conseille à *Ensorceleuse fatale* l'eau bicarbonatée.

— *Un cœur brisé* 76.796. Prenez deux fois par semaine un bain de siège chaud.

— *Perroquet gris* conseille à *Lolote* de ne plus prendre de thé dans l'intérêt de son futur bébé. *Perroquet gris* qui a 52 ans peut donner ce conseil: on ne doit pas se faire maigrir pendant la grossesse.

P. P. C.

CHARLES RÉGISMANSET.

LIVRES NOUVEAUX

AUG. DUPOUY : **France et Allemagne.** (*Littératures comparées*). Delaplane, éditeur.)

A vrai dire, dans ce livre solide et intéressant, M. Dupouy « compare » moins les deux littératures qu'il ne détermine leurs influences réciproques. Il le fait sans parti-pris, avec le souci d'être exact. Ce n'est point là un livre de combat. Ce n'est pas non plus un pur livre scolaire. C'est un travail de bon Français qui veut dégager, dans la littérature nationale, ce qu'il y a de spontané, et ce qu'il y a d'acquis. L'on y voit que, somme toute, l'acquis reste superficiel, et n'étouffe point le spontané ; — que nous avons pu gagner parfois quelque chose à fréquenter l'Allemagne, mais jamais rien à nous germaniser.

Et ce fut, M. Dupouy le montre, ce fut la grande erreur peut-être de Renan, au lendemain de la guerre, que de vouloir plier la France aux méthodes allemandes, soumettre la culture française à la science germanique, sous prétexte que cette science « était le vainqueur de Sadowa »... et de Sedan.

Aujourd'hui que la Sorbonne est toute Allemande, sommes-nous plus sûrs de la victoire ?

« Restons donc nous-mêmes ; jouons *notre* rôle », telle est la conclusion de M. Dupouy.

C'est en ce sens que son livre — consciencieux et impartial — est un livre « Défense française. »

BERTHE DANGENNES : **Ce qu'il faut que toute jeune femme sache.** — Editions Nilsson.

De ce qu'il est spécialement dédié « aux jeunes femmes », ne concluez pas que ce petit livre ne saurait être intéressant que pour elles. Quand Mme Dangennes parle « de la compagne, de la camarade, de l'associée et de l'amie » — qui se trouvent, ou se devraient trouver réunies en « l'épouse » — celui qui est ou sera le compagnon, le camarade, l'associé ou l'ami, peut parcourir avec plaisir les pages qu'elle a écrites... Avec plaisir, et non sans profit. Car l'auteur moralise avec agrément, instruit sans pédanterie, et touche avec délicatesse aux sujets délicats.

J. P.

Pour tout ce qui concerne la publicité financière et commerciale, l'Œuvre décline toute responsabilité.

BULLETIN

Depuis des semaines et des semaines, nous avons été bien souvent amenés à nous répéter. La réelle reprise des affaires, l'animation normale du marché, auxquelles l'on a pu croire à plusieurs reprises, se sont aussi souvent démenties à peu d'intervalle, au fur et à mesure que quelque nouveau sujet d'appréhension surgissait. Le manque de netteté des négociations diplomatiques n'est pas étranger à ce flottement perpétuel de l'orientation des affaires.

Présentement, dans les milieux intéressés, on s'accorde à envisager l'avenir immédiat sous un jour plus optimiste ; mais il n'est pas dit que ce ne soit, pour une bonne part, parce que la Bourse entend se laisser moins hypnotiser dorénavant par la situation extérieure : c'est vraisemblablement à cette disposition d'esprit que l'on doit de s'être peu attaché ici aux incidents de Nancy, d'ailleurs visiblement grossis à plaisir outre Rhin.

On a annoncé des pourparlers discrets entre la Turquie et la Bulgarie, en vue de mettre fin à des hostilités aussi onéreuses et sanglantes pour les uns que pour les autres ; la bonne impression qui résultait de cette information a été à peine contrebalancée par l'attitude du Monténégro, en dépit des interventions de l'Italie et de la Russie auprès du souverain et de la démonstration navale.

Dans le compartiment des Fonds d'Etat, la *Rente française*, qui avait beaucoup fléchi suivant nos prévisions antérieures, a regagné un peu de terrain perdu. On a dit, que lors de l'émission d'un grand emprunt national à l'étude, certains avantages seraient réservés aux porteurs actuels. Les Fonds étrangers sont calmes, mais plutôt soutenus dans l'ensemble.

Dans le compartiment des Etablissements de crédit, nos grandes banques d'affaires favorisées par les prévisions plus optimistes, gardent un meilleur niveau.

Dans le compartiment des Chemins de fer, les *Che-*

mins Français, ont pu, grâce à quelques demandes, rester à peu près indifférents à l'allure médiocre du marché de la Rente. Les *Chemins Espagnols* sont indécis, par suite de la tension persistante du change à Madrid.

Le groupe cuprifère reste soutenu depuis la publication de la dernière statistique américaine, qui a fait apparaître une nouvelle diminution des stocks. Les valeurs industrielles russes ont été mieux traitées et le marché des *Mines d'or sud-africaines* a continué à s'améliorer.

Communiqués

Emprunt du gouvernement japonais.

(Bons du Trésor japonais 5 % à 10 ans).

Ainsi qu'il a déjà été dit, le gouvernement impérial du Japon, en vue du remboursement d'avances à court terme contractées pour les besoins de ses chemins de fer, va procéder à l'émission d'un emprunt en bons du Trésor japonais 5 %, à dix ans, de 200 millions de francs. Ces bons de 500 francs capital nominal ou 10 liv. st. 15 sh. 10 d., seront munis de coupons semestriels payables le 1^{er} mai et le 1^{er} novembre de chaque année.

Cet emprunt est exclusivement réservé au marché français. Il sera remboursé en totalité le 1^{er} mai 1923, et le gouvernement japonais s'interdit de procéder, avant cette date, à aucun remboursement anticipé. Le remboursement au 1^{er} mai 1923 ainsi que le paiement des coupons semestriels s'effectueront en francs à Paris, chez MM. de Rothschild frères; à Londres, en livres sterling; à Bruxelles au change du jour sur Paris.

Les bons sont émis uniquement en titres entièrement libérés et jouissance 1^{er} mai 1913. Le prix d'émission est fixé à 98 %, soit 490 francs par bon de 500 francs de capital nominal. Les souscripteurs ont à verser 100 francs en souscrivant et le solde du 24 avril au 7 mai.

Les demandes sont reçues chez MM. de Rothschild frères, à Paris, jusqu'au 24 avril courant. La cote officielle de la Bourse de Paris sera demandée, et la déclaration a été faite au timbre le 8 avril courant.

PETITE POSTE

Cinquante centimes la demi-ligne. Payable par mandat-poste.
Prime: Nos abonnés ont droit à l'insertion gratuite de 10 lignes.

La PETITE POSTE se charge de faire parvenir les lettres d'un correspondant à l'autre pourvu que les réponses à réexpédier soient accompagnées d'une enveloppe affranchie.

Vous pouvez estimer que, chaque semaine, les insertions passent sous les yeux d'une élite de 50.000 lecteurs.

Répondre à T. Leroi à l'Œuvre, qui transmet les lettres.

MEUBLES

Meubles confortables et élégants à prix très réduits — Legeay, fabricant, 4, passage de la Main d'Or (133, faub. St-Antoine)

Mobilier princier à vendre: piano Bechstein à queue de concert, fauteuils et canapés en tapisserie, meubles avec bronzes: Prix marchand payé par les tapissiers. Etat de neuf. Arrangements avantageux.

COMMERCE

Jeune homme, 20 ans, études secondaires, cherche place dans librairie à Paris ou à l'Etranger. A déjà fait 3 ans d'apprentissage.

On demande commanditaire avec apport de 20.000 francs pour Librairie dans grosse ville du Centre. Affaire très sûre donnant déjà de beaux résultats. Intérêts pouvant aller jusqu'à 8 % à partir de la 3^e année. Renseignements complémentaires sur demande.

BEAUTÉ

Il y a un moyen de changer entièrement la peau du visage et de la remettre à neuf, comme celle d'un joli enfant, sans rides ni défauts. Cela se fait d'un seul coup et le résultat dure dix années.

Voulez-vous faire disparaître votre entérite? En 4 piqures de Bulbol c'est fait.

MES VINS: Un abonné habitant le Chablis offre ses crûs authentiques franco domicile dans toute la France.

Bourriche de campagne: 20 fr. — 2 Chablis supérieur 1906, 2 Chablis Clos 1906 ou 1911, 2 Pommard « Les Rugiens » 1908 ou Clos Saint-Jacques 1908.

Bourriche de dîners: 35 fr. — 4 Chablis Première 1906, 2 Chablis Clos 1906 ou 1911, 2 Clos Saint-Jacques 1908, 2 Pommard « Les Rugiens » 1908, 2 Côte de Nuits 1908.

Contre remboursement, M. Laporte à Laroche (Yonne).

Professeur. — A domicile, examens et leçons latin, grec, français, philosophie, répétitions par professeur diplômé de l'Ecole Normale Supérieure.

MINIMA, 5, rue de Châteaudun. Importation directe de diamants, perles, pierres fines. Vend **au minimum** tous bijoux de quelque importance et s'ils cessent de plaire, les rachète à 90 %. Téléph. 158-89.

A vendre. — Propriété contenant 2000 mètres, sise gare Laroche, deux heures de Paris, arrêts de tous les rapides. Maison d'habitation 9 pièces. Grands communs. Remise à auto. Eau en pression. Electricité. Chauffage central.

Sur P.-L.-M. 3 h. Paris. — Très belle et vaste villa, chauffage central, eau, gaz, jardin, écurie, remise, communs, potager, bords de l'Yonne, site superbe, prix 60.000 fr. Ecrite: Papillon, Villeneuve-sur-Yonne.

**N'allez pas
chez les mètèques !**

*Le meilleur moyen de combattre
la mode rastaquouère, c'est
de s'habiller chez un tailleur
français.*

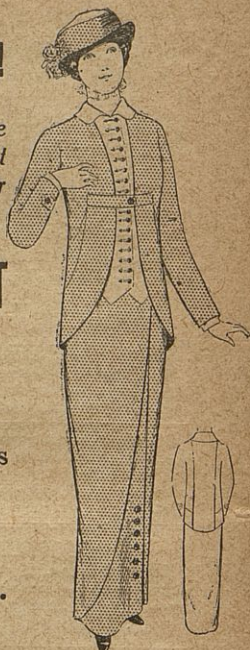
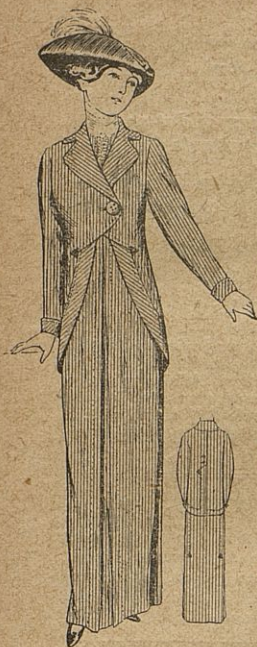
Edouard JOUBERT
est
Français

il n'emploie
que des ouvriers français

376, rue Saint-Honoré

Téléphone : Louvre 31-76

Tailleurs depuis 150 fr.
doublés soie



Sélection d'Hôtels particuliers et Terrains à vendre à Paris

Pour permis de visiter et renseignements complémentaires
du Service Immobilier : écrire à T. LEROI, à L'ŒUVRE

Quai d'Orsay (près du). — Joli terrain d'angle de 300 mètres, façade 14 mètres. — (N. 501.) A vendre : Prix le mèt. **450 fr.**

Quai d'Orsay. — Beau terrain d'angle surface 700 mètres, façade 60 mètres. — (N. 503.) Prix le mètre. **1.000 fr.**

Maisons-Laffitte. — Charmante villa sur belle voie comprenant : salon, salle à manger, 4 chambres de maîtres, 4 chambres de domestiques, bains, écuries, remises deux autos, jardin 3.200 mètres, eau, gaz, eau chaude, électricité, téléphone. A louer à l'année. **3.500 fr.** A vendre **45.000 fr.**

Ligne de l'Est. — Lagny à 7 kil. gare, propriété près la Marne se composant de : salon, salle à manger, 5 chambres de maîtres, 2 chambres de domestiques. Ecuries, remises, parc boisé de 2 hectares, eau, belle vue. A vendre. **50.000 fr.**

Auteuil. — Petit hôtel avec jardin, très clair et coquet comprenant 2 salons, 4 chambres, lingerie, confort (N. 52.). Prix. **65.000 fr.**

Marlotte. — Villa meublée, 15 pièces, garage autos, parc 2 hectares. Prix. **80.000 fr.**

Trouville. — Très jolie propriété meublée, 2 salons, 7 chambres, billard, communs, jardins 2000 mètres. Prix. **100.000 fr.**

Porte-Maillot (près la). — Petit hôtel avec jardin comprenant : salon, salle à manger, 4 chambres de maîtres, 2 cabinets de toilette, bains, grand atelier d'artiste, calorifère. — (N. 524.) Prix. **100.000 fr.**

Porte-Maillot (près la). — Intéressant petit hôtel, 2 salons, salle à manger, 5 chambres de maîtres, salle de bains, cabinets de toilette, petit jardin. (N. 526.) Prix. **140.000 fr.**

Tours. — Château XVIII^e siècle, 2 salles à manger, 3 salons, 33 hectares. Prix. **150.000 fr.**

Passy (près du Bois de Boulogne). — Ravissant petit hôtel, clair et gai, petit jardin, confort moderne. — (N. 521.) Prix. **150.000 fr.**

Boulevard de Courcelles (près du). — Luxueux petit hôtel conviendrait à artiste, salon, salle à manger, atelier, 3 chambres de maîtres, 2 chambres de domestiques. — (N. 505.) Prix. **180.000 fr.**

Trocadéro (sur les jardins du). — Très bon hôtel bien construit, parfait état, 2 salons, salle à manger, vestiaire, etc., 5 chambres de maîtres, 3 chambres de domestiques. Remise à autos, calorifère, cuisine, office, etc. — (N. 506.) Prix. **225.000 fr.**

Champs-Élysées. — Immeuble rapportant **16.000 fr.**, locations bourgeois. Prix. **230.000 fr.**

Boulevard Saint-Michel. — Maison de rapport. Revenu brut. **19.000 fr.** A vendre. **270.000 fr.**

Boulevard Haussmann (près). — Très joli petit hôtel avec atelier d'artiste côté du soleil. — (N. 528.) Prix. **300.000 fr.**

Avenue Henri-Martin, côté du soleil. — Bon hôtel comprenant rez-de-chaussée, grand salon, salle à manger, grand office, jardin d'hiver, au 1^{er} étage, salon, billard, 2 chambres de maîtres, bain, toilette, etc.; au 2^e étage, 3 chambres de maîtres, 3 chambres de domestiques; au sous-sol, cuisine, office, caves, calorifère, etc. — (N. 509.) Prix. **350.000 fr.**

Avenue Victor-Hugo (près de l'). — Excellent hôtel moderne, style Louis XVI, état de neuf, grandes pièces. — Au rez-de-chaussée, cuisine, office, remise à autos et 4 chambres de domestiques, calorifère, etc.; au 1^{er}, grand hall central, 2 salons, et salle à manger; office, w.-c., lavabo, etc.; au 2^e, grande chambre avec petit salon, boudoir, salle de bains, 2 chambres de maîtres et autres salles de bains; au 3^e, 4 chambres et 2 salles de bains, chauffage central. — (N. 510.) Prix. **350.000 fr.**

Porte Maillot (près de la). — Ravissant hôtel, style Florentin, entouré de jardins. Salon, salle à manger, grand hall de 8 mètres de hauteur, 6 chambres de maîtres, tout le confort moderne, remise à autos, jardin. — (N. 511.) Prix. **350.000 fr.**

R. de la Victoire. — Revenu **21.000 fr.** Prix. **375.000 fr.**

Parc du Champ de Mars, côté du soleil, avec jardin sur le parc. Hôtel particulier, réception au rez-de-chaussée, grand salon, salle à manger, 8 chambres de maîtres, office et cuisine au sous-sol, communs. — (N. 522.) Prix. **400.000 fr.**

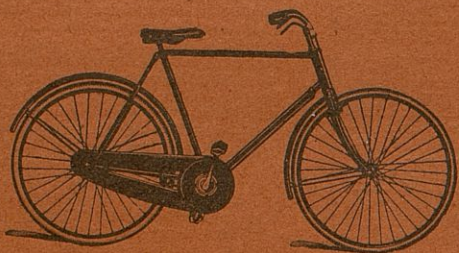
Rue de Varennes. — Intéressant hôtel avec jardin et grande cour d'honneur, 3 salons, salle à manger, 5 chambres de maîtres, 5 chambres de domestiques, loge de concierge, etc.; surface 1.000 mètres. — (N. 516.) Au prix du terrain. **425.000 fr.**

Près de la Porte Dauphine. — Très intéressant hôtel pour artiste ou collectionneur, vaste hall, salle d'exposition et d'atelier, 3 chambres de maîtres, salle à manger, office, cuisine, etc. Remise à autos. Décoration très spéciale, reproduction de musées (N. 523.) Prix **650.000 fr.**

BICYCLETTES

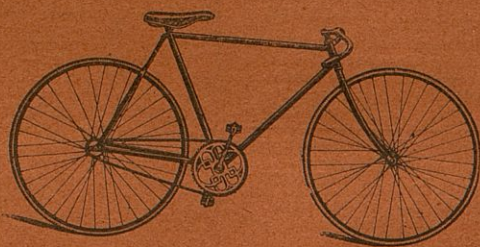
*De Dion
Bouton*

ÉLÉGANCE *o* SÉCURITÉ
Les Meilleures Machines de Route



*Modèle
de
Luxe*

*Modèle
de
Course*



CATALOGUE sur demande à **PUTEAUX**

Le Gérant : GARDANNE

Imprimerie spéciale de l'Œuvre, 45, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris